

***Appetite for Change. How the Counterculture Took on the Food Industry, de Warren J. Belasco*<sup>1i</sup>.**

Un compte-rendu de P. Arouna OUEDRAOGO\*

*Appetite for Change* a été publié pour la première fois en 1989. Le livre décrit une période cruciale dans l'histoire récente de l'alimentation aux Etats-Unis, qui laisse voir le rôle joué par la jeunesse hippie - notamment à la fin des années 1960 - dans la production et la promotion d'une culture alternative alimentaire, vite adoptée et promue par les géants de l'industrie, en modes et branches commerciales fort rentables.

Ce livre se présente comme une étude d'histoire sociale des idées sur la nourriture, examinant les tendances récentes des modes de production, de vente, d'achat, et, plus que tout, des manières de penser la nourriture et à son propos. Pour Belasco, la nourriture est moins un mélange de nutriments qu'une métaphore de ce que nous aimons le plus ou le moins de notre société. Aussi les idées sur la nourriture sont-elles le reflet du conflit social et de l'intérêt économique. Ainsi par exemple, les aliments valorisés par les membres des classes dirigeantes, et les images qu'ils y associent, tels « Maman et la tarte aux pommes », « décrocher la timbale », « lait et miel », « viande et patates », « dragées à la gelée de sucre », etc., sont rejetés par les critiques sociaux comme aliments « malsains », « toxiques », ou caractéristiques de la « malbouffe », et de la société régressive. Ces critiques tendront à valoriser les notions de « sain », « naturel » et de « forme ».

Ce livre est aussi une étude générationnelle, qui suit les habitudes alimentaires de certains « baby-boomers » au moment où ils passent de ce que l'auteur appelle l'aliénation politique et culturelle de la période de la Guerre du Vietnam, à la prospérité professionnelle-managériale une décennie plus tard. *Appetite for Change*

---

<sup>1</sup> Publié à Ithaca, Cornell University Press, 2007 (1989)

\* INRA-ALISS UR 1303. E-mail : arouna.ouedraogo@ivry.inra.fr

est enfin une autobiographie, qui restitue l'expérience et le parcours personnels de l'auteur.

Pourquoi ne fait-on pas davantage foi aux critiques émises par les « alternatifs » à l'encontre du système alimentaire dominant, se demande d'emblée Belasco, puisque telle considération aurait permis d'éviter nombre d'errements ? Et d'imputer la relégation dont les non-conformistes de l'alimentation sont l'objet à l'incapacité culturelle générale de prendre au sérieux un projet de réforme de l'alimentation. Le 19<sup>e</sup> siècle américain offre des exemples éloquentes du traitement stéréotypé des réformateurs alimentaires : « siphonnés », « excentriques » ou « maniaques ». Les critiques contemporains du système alimentaire dominant, comme leurs prédécesseurs, méritent mieux que du mépris : selon Belasco, leur rébellion est digne d'une reconsidération attentive car elle ne soulève pas seulement d'importantes questions quant à notre système alimentaire, mais elle suggère aussi des alternatives sérieuses, et notamment une contre-cuisine. Et c'est à cette reconsidération attentive qu'il s'attache, au moyen d'une analyse rigoureuse de riches archives.

Dans la première partie, sur laquelle j'insisterai le plus en raison de son caractère informatif supérieur, est examinée la naissance d'une 'contre-cuisine' aux Etats-Unis. Dans la deuxième partie, l'auteur montre ce qui s'est passé dans les années 1970, quand les protagonistes de la cuisine dominante – un réseau de scientifiques prestigieux, d'officiels gouvernementaux, et de journalistes s'affrontèrent à la contre-cuisine. Si les thèmes dominants de la confrontation sont alors la sécurité alimentaire, les additifs, le cholestérol, et les calories, l'auteur montre qu'il n'en a résulté que plus de confusion, car les autorités tutélaires du système alimentaire, FDA en tête, ne parvinrent guère à lever les inquiétudes, faute d'offrir des solutions claires. Dans la troisième partie, qui couvre les années 1980 et au-delà, est analysé le rôle des spécialistes du marketing alimentaire dans le renforcement des incertitudes alimentaires.

Dans l'histoire américaine, les combats autour de la nourriture ont souvent accompagné les luttes politiques fondamentales. Ainsi, dans les années 1880 (période Jacksonienne intensément conflictuelle), des végétariens radicaux

s'opposèrent aux autorités médicales dominantes, qui conseillaient un régime alimentaire à base de viande. Et à y regarder de près, la critique des aliments industriels pendant l'ère Progressive (1900-1914) traduisait les inquiétudes alors fort répandues sur des pratiques jugées irresponsables des industries alimentaires, dans un contexte d'urbanisation à marche forcée. Et pendant les années d'administration des présidents Johnson et Nixon (fin des années 1960-début des années 1970), la redécouverte des aliments issus de l'agriculture biologique et des méthodes de soins holistiques accompagnèrent le mouvement écologique, qui était lui-même une réaction contre la destruction totale du milieu naturel et des traditions aussi bien aux USA qu'en Asie du Sud-est.

Pour les membres de cette dernière génération, composée d'« originaux », la consommation de miel, de blé complet, de nouilles de soja, de lait bio, mais aussi d'herbes inhabituelles, symbolisait le progrès. Ils avaient pour modèles des écrivains critiques de la société de consommation et de ses experts technocratiques, tels qu'Adelle Davis, Beatrice Trum Hunter et Rachel Carson, tous rejetés par l'establishment comme excentriques, qui exaltaient le mode d'alimentation alternatif. Ces auteurs prônaient un culte de la nature, mettaient en garde contre un désastre imminent, suggéraient des solutions, pointaient des relations qui, chemin faisant, instruisaient la conscience des nouveaux consommateurs, si bien que les magasins d'alimentation saine constituaient des lieux de formation de la conscience écologique. Certes, avant les événements du Berkeley's People Park de 1969<sup>2</sup>, qui marquent le point de départ d'une « écologisation » de la contre-culture, peu, parmi ces « originaux », accordaient vraiment de l'importance à l'alimentation, et a fortiori à ses relations avec la santé.

Par le truchement de représentations théâtrales, ces déviants, qu'on appelait « Diggers » (bêcheurs), avaient pour ambition d'utiliser l'alimentation comme médium autant d'enseignement que de survie, en vue de développer « la conscience sociale

---

<sup>2</sup> Du 15 au 28 mai 1969, la ville de Berkeley - haut lieu, depuis 1964 de la révolte estudiantine - est placée sous couvre-feu militaire. Les troupes de la garde nationale, dépêchées sur place par le gouverneur Reagan, font régner l'ordre sur le campus. Au cours de ces violents événements, des centaines de personnes sont blessées, un homme est tué. La garde nationale défend un terrain de deux hectares, propriété de l'Université. Or, ce lieu fait l'objet, depuis quelques semaines, d'une réhabilitation spontanée par les étudiants et hippies installés en ville. Peu à peu, l'ancien terrain vague est devenu le *People's Park*, construit et entretenu collectivement pour le bien-être de tous. Le *People's Park*, « c'est du travail, de l'amour, de la générosité, de la dévotion, du jeu, [...] c'est être ni possesseur ni possédé », T. Reim, « To Dream », *Berkley Tribe*, 13-17 novembre 1969, p. 16-17.

collective et l'action sociale ». Au demeurant, l'alimentation joue un rôle essentiel dans l'activisme des années 1960 : importance symbolique de la commensalité interraciale au cours des sit-in devant les restaurants ségrégués ; grèves de la faim des Quaker contre la guerre ; boycotts de consommateurs en soutien aux vendangeurs et aux ramasseurs de salades ; sujets exploités dans le documentaire d'Edward Murrow de 1960, *Harvest of Shame*. Mais la contribution essentielle des Diggers est d'avoir mis l'alimentation au centre d'un programme d'action basé sur une conscience écologique émergente.

Anticipant une chute imminente d'une civilisation urbaine industrielle inondée d'ordures, les Diggers élaborèrent une stratégie de survie complète : faire des économies, débarrasser. Revenir aux choses basiques, comme nourrir l'affamé ou, mieux encore, produire soi-même ses aliments ; retourner à la terre, comme moyen de « relever nos têtes dans un environnement naturel, de redresser nos corps avec des aliments plus sains et du travail manuel, pied à pied avec le monde physique ». A ces bénéfiques thérapeutiques, les jeunes rebelles ébauchent une utopie décentralisée, post-apocalyptique, articulée autour d'un véritable réseau alimentaire : dans les villes, des magasins libres et des coopératives nourriraient les déshérités à l'aide d'aliments produits par les jardiniers urbains, ainsi que par les fermiers des communes environnantes. Alors que la civilisation conventionnelle se désagrègeait, ce système alternatif d'approvisionnement assurerait « l'évolution harmonieuse, saine, de la Tribu ».

### **Une « écologisation » des esprits ?**

1968 et 1969 furent les années décisives de la défiance à l'égard de l'establishment : avec l'assassinat du King et de Kennedy, le chaos télévisé au Vietnam, les émeutes dans les ghettos Noirs et étudiants, les sièges de Paris, Prague, et Chicago, l'ordre social semblait clairement se désintégrer de partout ; les crises environnementales culminèrent en 1969, avec la crise énergétique, à laquelle s'ajoutaient les pollutions des côtes par des fuites de pétrole, tuant des oiseaux ; des histoires dramatiques sur la DDT, l'érosion des sols, la faim dans le monde, et autres alarmes concernant des tremblements de terre imminents et des cyclones menaçants. « Nous devons nous rendre compte du fait qu'à moins d'être extrêmement chanceux, nous disparaîtrons

dans un nuage de vapeur bleue dans vingt ans », écrit Paul Ehrlich en 1969. Son nouveau livre, *The Population Bomb*, qui avait été largement ignoré quand il fut publié en 1968, recevait plus d'attention dans la presse underground, surtout dans le sillage du People's Park. Dans le premier chapitre, intitulé « Too many People- Too Little Food - A Dying Planet », Ehrlich affirmait que le temps de l'affluence était passé. Une combinaison de surpopulation et de pratiques agricoles délétères - érosion des sols, usage excessif de pesticides et de fertilisants - poussaient le monde vers une éco-catastrophe. Blâmant « un amoncellement de stupidité écologique sans égal », Ehrlich prédit que les années 1970 verront la famine mondiale, les émeutes, et peut-être même une guerre nucléaire résultant de la « folle pression nourriture/population ».

La perspective d'un bouleversement imminent a en réalité été une des raisons de la popularité de l'écologie parmi les jeunes. Même pour les plus optimistes, l'environnementalisme émergeait comme le véhicule primordial pour l'outrage et l'espoir de la Gauche, bordant les droits civiques, le mouvement anti-militariste et le socialisme révolutionnaire. Il faut dire que nombre de ceux qui avaient rallié la cause des droits civiques avaient, en 1969, vu les supporters des Black Power, tournés en bureaucrates, prendre le contrôle du mouvement protestataire. La contestation pacifique semblait inefficace ; sous la bannière libérale, elle était devenue un plaidoyer plat pour une seule cause, pour « finir les bombardements », et encore, même cet objectif minimal semblait inatteignable par le truchement du processus électoral. Les ralliements anti-guerre continuaient d'attirer des foules en 1969 et 1970 - comment pouvait-on rester en dehors ?- mais peu de participants pouvaient encore croire que marcher dans les rues mettrait un terme à la guerre et résoudre les problèmes domestiques.

Dans ce contexte, l'écologie émerge comme une fraîche alternative d'opposition. Dans le climat répressif de 1969, les environnementalistes ne pouvaient être suspectés de déviance violente ; au moment où les médias disséminaient des stéréotypes de poseurs de bombes révolutionnaires, de séparatistes violents (les Black Panthers), de drogués violents (Charles Manson), *Time* pouvait louer les environnementalistes comme des protestataires pragmatiques, combattant les pollutions, les gaspillages et les opérateurs déraisonnables. En outre, à un moment

de divisions amères, les environnementalistes apparurent comme rassembleurs et même le Président Nixon louait le « Earth Day ». Les environnementalistes apparaissaient encore comme des patriotes véritables et ils ne tardèrent pas à exploiter cette image. « Personne ne peut dire qu'un homme s'efforçant de sauver l'environnement américain n'aime pas son pays », disait Marion Edey, qui aida à créer *Friends of the Earth* en 1969.

Mais l'extension de l'audience de l'écologisme tient aux justifications scientifiques auxquelles le discours a de plus en plus recours. Certes, depuis plusieurs années déjà, la relation entre les choses vivantes et leurs environnements, faisait l'objet d'études sérieuses, à l'aide de monographies illustrées sur les terres humides, les forêts tropicales, les dunes de sables, tous des modèles d'une extrême fragilité. Mais à la fin des années 1960, l'écologie élargissait sa branche de biologie pour en faire un ensemble interdisciplinaire de toute la terre. Et, s'efforçant pour s'ajuster aux intérêts des nouveaux étudiants, les éditeurs de manuels produisirent rapidement des anthologies écologiques avec des essais couvrant toutes choses, des problèmes de populations en Inde à la pollution des pesticides dans le Nebraska, des émissions automobiles aux détonations soniques, du séquoia à la marée rouge, souvent épicés de pièces transcendantes du poète Gary Snyder, de l'historien Lynn White, et du biologiste Garrett Hardin. Prédisposés par les psychédéliques à trouver de l'unité là où les conventionnels voyaient des fragments, les originaux regardaient l'extension des savoirs écologiques comme un renforcement scientifique. En outre, dans le climat polarisé de la fin des années 1960, ces jeunes qui se sentaient rejetés par leur propre pays s'enthousiasmaient à être des citoyens de la Planète. Comme patriotes de ce gouvernement planétaire, ils pouvaient se sentir à bon droit outragés par ce qu'ils voyaient comme la cause profonde des problèmes planétaires : la technologie.

Le marxisme avait raté la cible, disaient les écologistes, puisque les sociétés socialistes modernes étaient tout simplement malades. Etant donné les complexités du système planétaire, la nationalisation simple de la propriété ne marcherait pas. C'est tout qui devrait être changé : le crime dans les rues, la discrimination raciale, la subordination sexuelle, la pollution à Los Angeles, la famine à Calcutta, le DDT dans le lait, car tout était relié, tous étaient des symptômes des déséquilibres du monde. Pris dans sa logique extrême, comme beaucoup le souhaitaient, l'écologie était

nécessairement politique, elle requérait une remise à neuf complète : « vous ne pouvez pas être sérieux à propos de l'environnement sans être révolutionnaire », prévenait Gary Snyder. Seule la réduction complète de la technologie et de la technocratie pouvait restaurer l'équilibre. Il fallait décentraliser la production, rendre la connaissance moins élitaire, et, surtout, vivre plus simplement. Snyder imaginait un retour aux sociétés tribales primitives sur le modèle de l'Indien d'Amérique. Le côté régressif de cette prescription ne gênait nullement les jeunes dissidents pour qui continuer sur la même lancée signifiait soit une mort rapide dans quelque éco-désastre (ou dans la guerre) ou une lente strangulation dans la bureaucratie professionnelle et managériale.

Pour autant, imagine-t-on seulement comment convaincre la grande masse du peuple de renoncer à ses habitudes de confort modernes ? L'écologie n'était-elle pas condamnée à rester une « science subversive » ?<sup>3</sup> Mais il faut voir l'écologie comme une idéologie transcendantale, pour comprendre un aspect complémentaire de son audience parmi les jeunes : elle se présente comme une idéologie transcendantale, dont les adeptes peuvent tirer des profits personnels immédiats et de long terme. Impatients de voir les changements qu'ils réclament arriver, les jeunes ne pouvaient avoir foi aux processus électoral, qui requérait d'attendre au minimum quatre ans pour obtenir des changements au sommet ; on ne pouvait espérer davantage de réconfort de la dialectique marxiste, par le truchement de laquelle il fallait éventuellement attendre des générations pour obtenir des changements d'en bas. Or, dans l'écologie, on pouvait agir immédiatement, dans sa propre maison : relâchez vos liens, vos dépendances, vos attaches à l'égard de la technologie moderne, conseillait Gary Snyder : la simplicité volontaire suffit pour subvertir et ruiner une économie basée sur la surconsommation.

Métaphoriquement, vivre écologiquement signifiait adopter des styles plus simples et plus « naturels », imités des modèles nostalgiques, plus souvent non occidentaux, non Anglo-Américains, ou, au moins, non urbains.

---

<sup>3</sup> Paul Shepard and Daniel McKinley, eds., *The Subversive Science—Essays Toward and Ecology of Man* (Burlington, Mass.: Houghton Mifflin Co., 1969)

Alors que la contre-culture du milieu des années 1960 était basée sur les villes et se projetait sur un monde futur d'affluence universelle post-industrielle, l'éco-culture de la fin de la décennie était orientée sur le rural et pensée en termes de subsistance préindustrielle. En matière de mode, on portait avec ravissement les couleurs vives, brillantes et argentées, en ayant une préférence marquée pour les formes les plus plaisantes de la technologie, teints bruns et bleus, coton et laine délavés, bandeaux d'Apaches, jupes et foulards de paysans. En matière d'art et d'artisanat, l'éco-culture montrait sa préférence pour le pop art ingénieux du bricolage, les plantes d'intérieur, les matériaux naturels, argile, chêne. En matière de musique, le bruyant rock électrique céda au rock country plus doux, au blues folk acoustique, à la fusion Afro-cubaine : Woodstock.

En 1969-70, le changement alimentaire représentait l'une des réformes domestiques les plus substantielles, et manger du riz non décortiqué et des carottes au curry, du granola avait une signification révolutionnaire. On en prenait la mesure en comparant les implications de la contre-cuisine à toutes les transformations possibles du moment : on pouvait bien porter des pantalons « écologiques », écouter de la country, mais renoncer à la cuisine habituelle requérait une certaine désaffiliation, un véritable engagement personnel. L'alimentation étant un médium pour un changement plus large, les rebelles alimentaires éprouvaient ostensiblement de l'auto-satisfaction, confortés par un sentiment de pureté morale et de cohérence politique. Contrairement aux protestations sporadiques des anti-guerre, la droiture alimentaire pouvait être vécue 365 jours par an, trois fois par jour. La Nouvelle Gauche avait toujours insisté sur le fait que ce qui était personnel (individuel) était politique. Quoi d'autre pouvait être plus personnel que la nourriture ? Et qu'est-ce qui pouvait être plus politique que de défier l'agro-business, l'industrie la plus vaste, celle qui cause le plus de nuisances environnementales ?

### **Un consumérisme radical**

Autour de 1970, il devenait évident que les masses n'étaient pas prêtes pour se soulever et renverser l'Etat une fois pour toutes. Comment expliquer cette passivité des masses ? Pour les auteurs de la contre-culture, il y avait une conspiration des firmes agro-industrielles, des professions médicales et des officiels



gouvernementaux. Les experts gouvernementaux avaient repoussé à maintes reprises les alarmes de Rachel Carson sur la DDT, les propos d'Adelle Davis sur les additifs, et les arguments de défense de l'agriculture biologique dans le *Rodale Press*. Plusieurs défenseurs des pesticides et des additifs recevaient des contrats lucratifs avec les firmes alimentaires, ce qui conduisait un auteur de la contre-culture à affirmer que : « ces personnes sont pour le contrôle des gens et de leurs esprits. La logique est simple – une populace droguée, empoisonnée, malade, mentalement dérangée... est plus facile à gérer, à intimider par les forces de police. » Et de remarquer que la FDA approuvait systématiquement tout du plus évidemment nocif des additifs.

Etant donné l'influence économique des chaînes de supermarchés, la puissance persuasive de la publicité des aliments industriels, à laquelle s'ajoutait la sous culture alimentaire utilisait le langage de la lutte, non pas juste comme mode publicitaire, mais aussi comme moyen de galvaniser les gens pour changer de vie. De même, les métaphores auxquelles on recourt abondamment semblaient particulièrement utiles pour indiquer aux lecteurs ce qu'il fallait éviter. Par exemple, l'adjectif « pig » liait les éléments du complexe alimentaro-militaro-industriel, pour pousser les originaux à abandonner tout « aliment pour cochon ».

Cochon est mis en relation avec le gros, lui-même métaphore désignant l'affluence bourgeoise, l'indulgence et la corruption. Cependant, en conseillant aux lecteurs de ne pas « manger comme des porcs », les écrivains underground se montraient plus soucieux des esprits des lecteurs que de leur taille de ceinture. Ce faisant, la bataille rhétorique contre les cochons et le gras avait une résonance particulière pour les femmes, qui prédominaient comme écrivaines et peut-être aussi comme lectrices-des colonnes des journaux underground.

La place des femmes dans la contre-cuisine reste ambiguë ; elles y étaient des féministes occupant des rôles traditionnels. La persistance de la division traditionnelle des sexes et des tâches dans la contre-culture et dans la Nouvelle Gauche conduira d'ailleurs les femmes à se mettre en première ligne dans le combat écologique : dans la rhétorique féministe, la terre (en danger) est fréquemment associée à une femme ; on affirme avec insistance que l'écologie est une question

féministe. Elles s'emparent également du thème de la forme et de la force physiques, et en viennent à les considérer comme des nécessités pour les femmes. C'est ainsi que l'alimentation saine devient une priorité de leur combat, par le truchement de laquelle elles invitaient les femmes à perdre du poids, tout en reconnaissant l'ambivalence de tels conseils. D'un côté, faire régime était se conformer aux images masculines de la beauté ; de l'autre, les femmes qui mangeaient de manière compulsive se sentaient sans défense et impuissantes. « La graisse est une défense contre les hommes » écrit Roberta Weintraub pour *Liberation News Service*. Pour Weintraub, les avantages de l'auto-discipline étaient plus grands que les inconvénients de faire semblant de se conformer au fétichisme de la taille.

La lutte pour l'auto contrôle et l'auto-défense conduit à la dénonciation d'un ensemble industrialo-médico-alimentaire, coupable de malfaisance. Les médecins hommes, les pharmaciens, les officiels gouvernementaux de la santé, les experts académiques, les grossistes, les industriels – tous étaient accusés d'exploiter ou, au mieux, d'ignorer les besoins des femmes. En 1970, l'édition de *Our Bodies, Ourselves*, un manuel d'hygiène et de santé individuelles écrit par un collectif de femmes, affirmait : « nous voulons être physiquement saines et fortes et endurantes, par l'exercice, une alimentation correcte, et l'entraînement (comme le karaté) et fières de nous-mêmes, fières parce que nous nous sentons bien, non parce que nous sommes bien pour les autres. » Formation de médecins de sexe féminin, recours à l'auto-médication, au moyen d'un retour à des modes traditionnels de soins contrôlés par des femmes – herbalisme, sage-femmes, sorcellerie, font partie des revendications de ces féministes.

A propos de la cuisine, les féministes accuseront les auteurs de livres de cuisine de se livrer à une opération subtile de conquête des consciences des femmes. Elles pensent notamment qu'en promettant des repas faciles à faire, aux airs de gourmets et au flair exotique, les livres de cuisine exploitaient l'ennui des ménagères, leur anxiété, et leur besoin d'accomplissements créatifs. Aussi, élargissant l'imagerie de l'exploitation, les féministes voyaient dans les exhortations des livres de cuisine un moyen d'encourager les femmes à utiliser des plats cuisinés plutôt que de confectionner des plats elles-mêmes. Selon elles, en reléguant les anciennes recettes populaires, l'entreprise de cuisine facile, dirigée par des hommes, arrachait

le pouvoir et la compétence des mains des femmes. Une image de violente invasion semblait particulièrement correspondre aux discussions sur la pollution alimentaire, « mâle faisance ».

Féministes ou non, les conseillers underground se méfiaient de tous les produits chimiques. Parfois la question était autant idéologique que scientifique, puisque peu d'études empiriques avaient été conduites sur les produits chimiques. N'était-ce pas la modernité elle-même qui était productrice des cancers ? La prévention s'en déduit clairement : penser primitif. Eviter toute chose qui soit complexe, toute chose que vous ne pouvez prononcer, toute chose de chimique, synthétique, ou plastique. Les aliments sous cellophane provoquent la maladie ; l'alimentation naturelle signifie la santé, bien que les définitions de naturel et de sain soient, volontiers, ouverts au débat. Si, comme le dit Susan Sontag, la maladie symbolise souvent ce qui est faux dans une société, le naturel pourrait être invoqué pour représenter ce qui est vrai au sujet de cette société, ou ce à quoi cette vérité pourrait ressembler. Etant donné les enjeux idéologiques engendrés par le terme, le naturel était un terrain disputé, utilisé aussi bien par les défenseurs que par les critiques du système alimentaire.

Les grands débats sur l'alimentation des années 1960 et 1970 engendraient des définitions opposées de la nature, l'une provenant des Lumières, l'autre romantique. Pour la première, la nature était un univers de lois rationnelles et de ressources exploitables qui pourraient être contrôlées au profit de l'entrepreneur ; toutes les ressources de la terre – y compris les ressources pétrochimiques – étaient « naturelles » ; le Pain Merveilleux et le cellophane étaient tout aussi naturels que le riz brun et l'écorce de l'arbre. Pour le romantique cependant, la nature résistait à la manipulation humaine. Plus le contrôle et l'élaboration de l'homme sont importants, plus c'est artificiel et plastique ; plus l'action est affranchie d'intervention rationnelle, plus elle est naturelle. Une règle basique pour les naturalistes romantiques, consistait à s'efforcer de manger « en bas de la chaîne alimentaire ». Plus l'aliment à consommer était proche de sa source de production, meilleur il était et mieux on était en le mangeant, puisqu'il n'aurait pas été souillé par l'intervention humaine. Célébrant le non domestiqué, certains romantiques prônaient de consommer juste des fruits sauvages et des herbes.

Certains courants de la contre-culture se voulaient tout de même pragmatiques. Pour ces derniers, l'idéal de vie requérait une certaine intervention humaine, ne serait-ce que pour augmenter les rendements alimentaires et gagner du temps, sans oublier les besoins de sécurité (éviter le préjudice à soi et à l'environnement). Ils concèdent alors à cultiver, récolter, pétrir, enfourner le blé, mais à n'utiliser aucun pesticide, ni fertilisant ou additif. Il s'ensuit une confiance accrue dans les aliments produits et cuisinés par soi-même.

Quel statut pour les animaux dans la chaîne alimentaire ? Cette question s'est révélée difficile dans la contre-culture. Certains refuseront de manger d'un quelconque produit d'origine animale, y compris le lait et les œufs ; d'autres accepteront les produits laitiers et refuseront la viande, préférant manger les aliments destinés aux animaux, ainsi que les graines de soja. D'autres encore choisiront de ne consommer de la chair des animaux domestiques qu'à la condition qu'ils aient été élevés sans hormones chimiques, sans antibiotiques, et autres drogues dont les bestiaux modernes sont nourris.

Le naturel ne définit pas seulement un contenu au mangeable dans la contre-cuisine ; c'était aussi et surtout un état d'esprit (libéré), un symbole de l'opposition à la production de masse, à l'efficacité, la rationalisation, aux limites. Ainsi par exemple, les noms de supermarchés révèlent l'extrême valorisation de la sécurité, de la centralisation - Safeway, Grand Union, Giant, A & P. A l'opposé, les magasins d'alimentation naturelle semblaient valorisent la diversité, la variabilité, l'excentricité : Cornucopia, Back to Eden, Land of Plenty, Erewhon. Dans la contre-cuisine, le naturel se référait à trois points essentiels : un contenu, un horizon culturel et une attitude. Appliqué au contenu, l'aliment naturel manquait de certains ingrédients et qualités : conservateurs, pesticides, produits chimiques, emballages plastiques. Quant à la référence culturelle, le naturel renvoyait à un mode de cuisiner ancienne manière, soit rustique américain, européen, ou du tiers-monde – tout qui ne soit ni standardisé, ni trop pratique, ni trop sophistiqué. Comme état d'esprit, il renvoyait à un enchantement pour tout ce qui n'était ni rationalisé, ni trop prédictible, ni trop standardisé. Au total, le naturel se présentait comme une catégorie oppositionnelle d'autant plus rhétorique qu'il se définissait par ce qu'il n'était pas. Mais la négation était un moyen, non une fin. En dégageant leurs esprits et corps de tout ce qui était

moderne et artificiel, les naturalistes radicaux souhaitaient recommencer. Retourner au primitif était une première étape nécessaire, pas juste une fuite. Après le procès de négation devaient suivre des modèles plus positifs pour se reconstruire soi et la société.

L'opposition comme principe d'identification ?

Le primitivisme alimentaire devrait purger et protéger, mais il rendrait aussi le bonheur à ceux et celles qui y souscriraient. Opposés à toute gratification différée, les originaux concevaient le naturel comme porteur de joie. Quel type de nouvelle société pourrait sortir d'un déni de soi, sans joie ? Les aliments naturels étaient plus sûrs et plus goûteux ; les aliments ethniques étaient moins chers et riches. Le végétarisme semblait écologiquement et spirituellement juste. L'exercice et le régime font de l'individu un excellent combattant de rue et un athlète. Le jardinage bio était un médium pour la découverte de soi et l'intégration sociale.

Comme à propos du langage, une cuisine est un médium par lequel une société établit son identité particulière. Les sous-cultures déviantes sont particulièrement dépendantes d'un tel langage d'opposition. La contre cuisine, qui reflète la polarisation de la période, offrait aux rebelles un vocabulaire riche aux contrastes clairs, tels « naturel » vs « plastique ».

Au fur et à mesure qu'avancait la contre culture, les changements idéologiques venaient souvent en premier, parfois accidentellement et expérimentalement, souvent liés à la drogue, souvent associés à des visions apocalyptiques ou mystiques. Les expériences sur les manières radicalement différentes de cultiver, de distribuer et de détailler les aliments venaient ensuite – avec les nombreux livres souhaitant populariser et perpétuer les gains initiaux. Ces efforts étaient réalistes et utopiques à la fois : réalistes parce que les jeunes étaient déterminés à apporter des alternatives pratiques, utopiques parce ces alternatives remettaient en cause la structure de la société.

Le « bio » était le mot-clé qui guidait leurs projets de reconstruction. Le mot bio contenait les trois chaînes d'auto-amélioration thérapeutique, d'auto-protection

consomériste, et de production alternative. Comme thérapeutique, bio renvoyait à intégration, intégrité, santé, tous en opposition avec la fragmentation, l'aliénation, la désintégration, qui prévalaient. Vivre bio signifiait faire l'expérience des procès basiques de la croissance, du changement, du renouveau. La notion embrassait les procès vitaux, tels que l'enfance, l'allaitement maternel, la fabrication du pain, et le jardinage, si bien que ceux qui optaient pour la bio voyaient dans la nature une alliée plutôt qu'une nuisance ou une conquête. Entre 1969 et 1972, la peur du DDT renforce l'intérêt pour les aliments issus de l'agriculture biologique vendus dans les magasins d'alimentation saine, lieux où les clients sont mis en garde contre l'usage de pesticides et autres contaminants chimiques.

Dans son sens consumériste, anti-chimique, bio ressemblait à 'naturel' – et ils étaient parfois utilisés de manière interchangeable dans les débuts, mais, strictement parlant, le bio avait des implications plus larges. Naturel pointait le procès industriel, l'évitement des conservateurs, des arômes, et autres additifs – alors que le bio référait à ce qui continuait à la ferme et restait durablement. S'il allait devenir bientôt possible pour l'industrie alimentaire d'ôter quelques additifs et d'appeler un produit naturel, les aliments produits selon les normes bio requéraient un nouveau système de production alimentaire et de distribution, et avec cela, une décentralisation sociale majeure.

C'est seulement au début du 20<sup>e</sup> siècle que le concept de bio acquiert une valeur progressiste avec l'œuvre de Sir Albert Howard (1873-1947), dont le monumental *An Agricultural Testament* de 1940, sera propagé par le philosophe fermier et poète agrarien Wendell Berry dans *The Whole Earth Catalog*. Agronome respecté, fait chevalier à son retour de 30 ans de séjour en Inde, Howard combinait la recherche scientifique rigoureuse et l'observation avec un dédain mystique pour les approches fragmentaires, analytiques de type occidental. Comme Tolstoï et Gandhi, Howard admirait la paysannerie, qu'il ne considérait pas comme réactionnaire et résistant à la démocratisation, mais comme une catégorie populiste cherchant, dans un contexte colonial, à se développer indépendamment de la technologie et de l'organisation sociale occidentales. Dans les pays où la main-d'œuvre est abondante et le capital faible, adapter les forces locales plutôt que d'imposer des modèles occidentaux est

un effort significatif. La consommation de masse n'est pas d'un grand secours pour les pauvres.

S'inspirant des méthodes scientifiques occidentales et de la sagesse paysanne, Howard conduisit des centaines d'expériences d'agriculture sans chimie, s'illustrant particulièrement dans la conservation des sols. Croyant que la nature elle-même fournissait des modèles d'auto-renouvellement de l'agriculture, Howard écrivit sur le besoin de coopérer avec, non de conquérir, les forces naturelles. Dans un langage évoquant Thoreau et anticipant Gary Snyder et les mystiques de l'Oracle, Howard conseillait aux fermiers de pratiquer la rotation des cultures et d'éviter de spécialiser les terres à outrance pour leur permettre de se reconstituer elles-mêmes. Sa méthode d'Inde est toujours la pierre angulaire du jardinage bio, léguée à son promoteur américain, Jerome Irving Rodale (1898-1971). Ce dernier intègre les théories d'Howard dans ses propres croyances nutritionnelles, ainsi que dans leurs justifications, en vue de promouvoir les bénéfices des produits bio pour la santé. L'argument était le suivant : la monoculture intensive en capital détruisait la ferme familiale indépendante. Obsédée par les économies d'échelle, l'agriculture conventionnelle s'appuyait de manière croissante sur la spécialisation, la mécanisation, l'irrigation, la fertilisation chimique et l'extermination des insectes, et l'exportation des surplus qui en résultaient. Comme les sols s'épuisaient, les fermiers qui comptaient sur la chimie devaient investir toujours plus pour obtenir les mêmes résultats.

Les méthodes bio, à rebours de la formule du « plus c'est grand meilleur c'est », appliquent le compost, l'enrichissement du sol, et le contrôle biologique de la désinsectisation, particulièrement dans les petites fermes, à capital travail important. Dans le court terme, les rendements des cultures sont plus bas sans fertilisants chimiques, mais dans le long terme, ils augmentent. Pratiquée à petite échelle, l'agriculture bio se révélait favorable à la préservation de l'emploi rural. Les zones rurales devraient se repeupler, le chômage urbain, la surpopulation, la pollution et les troubles devraient décliner.

L'agriculture biologique menaçait le système prédominant de distribution alimentaire, centralisé et dépendant de transports de longues distances. A l'opposé, les aliments

sans produit chimique (et ainsi plus périssables) doivent être distribués localement. L'idéal aurait été d'avoir des fermes aux abords des villes pour encourager ces dernières à recycler leurs déchets. Les méthodes d'agriculture à fort capital travail pourraient transformer les villes elles-mêmes en productrices d'aliments. Un marketing direct qui favoriserait des alliances entre producteurs et consommateurs permettrait d'éliminer les intermédiaires et favoriser les fermiers en lieu et place des conglomérats de la monoculture à grande échelle. Les consommateurs profiteraient d'une alimentation saine, qui pourrait de surcroît être meilleur marché dès lors qu'il y aurait assez de fermiers bio pour satisfaire la demande. Mais une telle transformation requerrait des changements de valeurs et d'aspirations : un besoin accru d'autosuffisance, une attention accrue des consommateurs pour la qualité des aliments, et un consentement à payer pour cela. Les fermiers seront alors regardés comme des dépositaires de long terme d'un sol vivant, plutôt que comme des mineurs de court terme de nutriments chimiquement interchangeables. La nourriture pourrait être vue pas simplement comme une denrée à rationaliser ou un ensemble de nutriments à métaboliser, mais comme un médium de communication, un symbole de tout un mode de vie, une dynamique du mangeable. Les coopératives joueront ce rôle d'intermédiation.

C'est dans ce contexte que naquit le business branché de la contre-culture, avec toutes les contradictions qui allaient avec. Fondées pour délivrer des produits sûrs, sains, écologiquement bons, ces entreprises se voyaient comme l'infrastructure nécessaire pour une communauté alternative en construction ; un rôle autant culturel qu'économique, conçu pour changer les mentalités et offrir des biens et des services.

Mais, plus on s'éloignait de la guerre, plus s'étiolait la solidarité des groupes déviants de la coalition anti-guerre. En outre, l'auto destruction de l'administration Nixon dans l'affaire du Watergate, a conduit à un sursaut libéral démocratique en 1974 qui eut pour conséquence de réduire considérablement le sens de l'aliénation aux institutions politiques établies. Certes, les nouvelles environnementales étaient toujours mauvaises, mais pour le long terme, pas pour le court terme. D'ailleurs, la crise économique croissante tend à encourager les solutions les plus immédiates et les plus individualistes. Aussi devenait-il clair que l'apocalypse n'était pas à portée, si bien que les esprits se tournèrent vers les impératifs de formation et de carrière, de



mariage et de famille, de maison et de voisinage, bref, vers des voies d'adaptation créative à la vie professionnelle urbaine et à ses ambiguïtés, frustrations et tensions liées à la gentrification de la génération de Woodstock a commencé.

Toutefois, il ne serait pas juste de mettre exclusivement l'accent sur les dynamiques internes du mouvement. La culture dominante changeait elle aussi, sous l'effet de la « panique morale », qui fait l'objet de la deuxième partie du livre. Par exemple, *Time* et *Real Paper* commençaient à couvrir les mêmes thèmes que la presse contre-culturelle : contre la guerre du Vietnam, le souci de la pollution, de la qualité des aliments, de l'inflation, de l'insuffisance de l'énergie. La nostalgie d'une vie plus simple se propageait, si bien que les spécialistes du marketing se mirent à promouvoir une variété d'aliments, apparemment naturels, ethniques, légers ou sains. Cependant, les définitions ont changé. Une alliance d'industries agro-alimentaires, d'agences gouvernementales, d'autorités scientifiques, et d'écrivains converge à la fin des années 1970, pour s'arroger la légitimité des définitions du mangeable. On s'y accordait généralement pour reconnaître qu'il fallait combattre énergiquement le bio, car son existence même comme alternative de production et de consommation constituait une menace aussi bien à la science qu'au système prévalent de la distribution alimentaire et, chemin faisant, au système économique. Entrepreneurs de ruiner les bases conceptuelles de la contre-culture, l'industrie alimentaire met au point une stratégie de réplique contre les thèmes de la nature et du naturel, en louant les mérites de la technologie alimentaire. Ainsi par exemple, l'accent est mis, dans la presse spécialisée, sur les fonctions de la modernisation de l'agriculture et de l'industrie alimentaire : libération de la femme et des fermiers des corvées domestiques, élévation du niveau de vie de tout un chacun, par la réduction des coûts de l'alimentation, notamment. Ensuite, pour discréditer la contre-culture comme « luxe » de générations repues, il s'agissait de montrer que les maladies de la sous-nutrition telles que rachitisme, scorbut et kwashiorkor ont été combattues par le truchement de la médecine et de l'industrie alimentaire modernes, et que les maladies actuelles, du cœur, cancer, hypertension, diabète, etc., sont des maladies d'affluence. Dans une certaine mesure, cette ligne d'attaque, fortement teintée de moralisme, reflétait le décalage culturel de la part des nutritionnistes et des docteurs toujours fixés sur les maladies de déficience du 19<sup>e</sup> siècle. La poussée des aliments naturels ne s'interrompt pas pour autant.

D'ailleurs, sous la contrainte environnementale d'une part et des conséquences néfastes de l'alimentation industrielle sur la santé, l'industrie alimentaire, aidée des spécialistes du marketing, ne tarda pas à s'approprier maints thèmes de la contre-culture, 'naturel', 'équilibre' 'alimentation saine', pour les propager à son profit. Mais dans les années 1980, la contre-culture s'était elle-même modernisée, rendant sa rhétorique plus « centriste », ce qui facilitait le dialogue entre les militants radicaux et la majorité de la population et, du coup faisait de l'environnementalisme un facteur clé de socialisation entre générations et groupes sociaux différents. Cette confrontation fait l'objet de la troisième et dernière partie du livre.

La rigueur critique de l'analyse fait d'*Appetite for Change* une référence précieuse pour qui veut comprendre les problèmes des idéologies alternatives, dans le cadre de l'économie de marché. Bien que centrée sur les Etats-Unis, cette étude s'appliquerait aisément à d'autres contextes nationaux : on pense notamment, pour la France, aux études de Danièle Hervieu-Léger et B. Hervieu sur les néo-ruraux.

---